

CANTS DELS TROBADORS: Regrelh

INTRODUCTION

«Au commencement de la poésie occitane, il y eut les troubadours. Ce fut le printemps de l'Europe» écrivait Yves Rouquette*. Le label VENTADORN est ainsi créé à Béziers dès 1969 sous le nom du grand troubadour limousin du XII^e siècle : Bernart de Ventadorn, avec l'idée d'utiliser le disque tel un tract sonore qui mette en valeur la langue, la culture et la Nòva Cançon occitanes. Certains connaissent sans doute le «Folclòre Imaginari» de Henry Fourès et de Luc Ferrari – réédité plus tard sur Adda sous le titre de «Çò que veguèt lo cers» [Ce qu'a vu le cerf] – qui fut l'un des derniers albums publiés par les éditions VENTADORN en 1980. Un an auparavant, le label publiait CANTS DELS TROBADORS : REGRELH [Chants des troubadours : Regain] où fusionnent les formes et l'instrumentation acoustiques et anciennes avec des drones ensorcelants par leur insistance mais prolongés par un grésillement substantiel («a grazilh» disait-on dans la vieille langue) de synthé et d'électronique, le tout appareillé grâce à l'association des musiques concrètes et du chant médiéval unis par leur apparente arythmie.

Initié par Gérard LE VOT, concepteur du projet, ami et assistant de Pierre BEC à l'université de Poitiers, lequel prêtait sa voix pour deux pièces électroacoustiques de Thierry LANCINO, le groupe LA DOUCEUR D'UN SON NOUVEL composé de cinq musiciens combine un arsenal de techniques et de modes tous capturés avec de belles nuances par Jean-Jacques PALIX. Le SON ici signifie à la fois la mélodie médiévale et l'intérêt moderne pour les timbres et leurs mélanges, une quête majeure du groupe.

Les chansons de troubadours (n° 1 «Bel m'es quan son li fruch m'adur» de MARCABRU, n° 4 «Fortz chausa es que tot lo major dan» de GAUCELM FAIDIT, n° 8 «Del sieu tort farai esmenda» de PEIROL, n° 9 «Pois tals saber mi sortz e'm creis» de RAIMBAUT D'AURENGA) chantées par Gérard LE VOT, le tambour de basque et la darbouka (de Vincent DHAVERNAS), les parties de vièle à archet (par Julien SKOWRON, n° 9) et de rebec confèrent une signature médiévale forte à l'enregistrement. Toutefois, les traitements électroniques complètent l'arsenal sonore avec la guitare électrique par François HEBRARD mélangée aux sons du rebec de Gérard LE VOT. Les gloses musicales de Thierry LANCINO sont modernes (ainsi «Clariisme» ou la naissance d'un son, n° 2, composé au moyen de sons de clarinettes) ; elles accompagnent par deux fois la voix de Pierre BEC, le récitant («La legenda del cor manjat» n° 7 ;

*«Au commencement de la poésie occitane il y a eu les troubadours. Ce fut le printemps de l'Europe». Préface d'Yves Rouquette, dans Annie ZERBY, *Discographie occitane. Des troubadours à la nouvelle chanson*, 1979, Béziers, C.I.D.O., 191 p.

et «Elogi de la guerra, Be'm platz lo gais temps de Pascor» n° 10). LANCINO, si ce musicien vous est connu, c'est dû notamment à ses compositions dans le disque «Computer Music Currents» publié chez Wergo au milieu des années 90, et partagé avec Tamas Ungvary le compositeur et membre du K & K Musiktheater. Ou bien encore, c'est grâce à son «Requiem» édité chez NAXOS en 2009 sur un livret de Pascal Quignard, interprété par l'Orchestre Philharmonique de Radio France.

Quelque part sur Youtube, il est écrit à propos du disque REGRELH [regain] dels TROBADORS par la DOUCEUR D'UN SON NOUVEL qu'il s'agit d'«un vrai chef-d'œuvre de la scène acid folk française». Dans cet album concept sont mêlés électronique et folk médiéval en une atmosphère parfois sombre, avec ses effets, synthé et percussions, les voix chantées ou récitées en langue d'oc, solos de guitare électrique associés au son du rebec. Présenté dans une pochette en noir et blanc (photographies de Sergio IGLESIAS), voilà un trésor enregistré il y a plus de quarante ans (1979). Aussi fascinants qu'inhabituels aujourd'hui encore, le titre et le disque, un nom et des sons étranges, n'attendent, sous la marque DIZONORD, en 2022, qu'un regain de plus.

Gérard LE VOT, 2022

LES TROBADOURS

La poésie chantée des troubadours : le **trobar**, qui fleurit aux XII^e et XIII^e siècles au sud de la France depuis le Limousin jusqu'à l'extrême fin de la Provence, est essentiellement une poésie profane aristocratique en langue d'oc. Sa vogue sera telle que les cours ibériques et italiennes accueilleront avec enthousiasme ses plus brillants représentants et que trouvères et **Minnesanger** chercheront à les imiter.

Issu de couches sociales très diverses : noblesse, bourgeoisie, clergé etc., le troubadour en tant qu'inventeur de la chanson avait rang d'intellectuel, au point que de puissants seigneurs, tels Guillaume de Poitiers ou Raimbaud d'Orange, ne dédaigneront pas de s'essayer à la chanson. Ce premier aïeul de la culture occitane n'a guère de points communs avec l'image éculée du pauvre chanteur, errant de châteaux en villages, que les romantiques nous ont léguée ; seul peut-être le jongleur, une sorte de chanteur interprète qui fait commerce de son chant, vulgarisant le **trobar**, correspondrait en partie à cette image d'Épinal.

LE TEXTE

Le thème le plus répandu dans la lyrique des troubadours est celui de la **fin'amor** : une conception raffinée de l'amour, qui cultive avec prédilection le paradoxe et l'antithèse (Face 2, n° 2). La dame idéalisée est d'autant plus désirée par le poète que celui-ci rencontre de nombreux obstacles : obstacle sociologique (la dame est souvent de meilleure noblesse que l'amant), obstacle moral (la dame est presque toujours mariée), obstacle géographique enfin (la dame est éloignée). Source de tensions psychiques très vives, cette inaccessibilité de la femme entraînerait des désordres, si les pulsions amoureuses n'étaient pas contrôlées par une éthique : pour mériter la dame, le troubadour éprouve l'ardent besoin de s'ennoblir, de s'élever ; il est conduit à prôner dans le service d'amour certaines valeurs morales : **pretz** (mérite), **mesura** (sagesse, modération), **largueza** (générosité), **jovent** (jeunesse du cœur), **joï** enfin, cette joie quasi-mystique provoquée par le seul rappel de la dame.

LES GENRES POÉTIQUES

Très représentative du **trobar**, la **canço** (Face 1, n° 1, Face 2, n° 2-3) est considérée comme le genre noble par excellence puisque consacrée presque exclusivement à la fin'amor. Comme l'écrivait Dante Alighieri elle «vaut à celui qui la pratique avec succès les plus grands honneurs et comprend à elle seule l'art tout entier». Cependant nous avons aussi voulu illustrer deux autres genres réputés difficiles : le **sirventes** (Face 2, n° 4), chant politique ou guerrier, dont Bertrand de Born, troubadour périgourdin, est l'un des plus fameux adeptes, et le **planh** (Face 1, n° 4), sorte de plainte funèbre sur la mort d'un grand personnage, ici le roi Plantagenet Richard Cœur de Lion, mort au siège du château de Chalus, en Limousin (1199).

Enfin nous avons retenu l'une des plus effroyables **vidas** (vies) de troubadour que le moyen-âge nous aie léguée : celle de Guilhem de Cabestanh (Face 2, n° 1). Récit biographique très romancé du XIV^e siècle, la **légende du cœur mangé** appartient bien moins à l'histoire qu'au folklore universel.

LA MUSIQUE

Monodique, la musique des troubadours privilégie la linéarité du flux sonore. Elle a besoin de se dérouler dans le temps pour déclinier son identité modale et rythmique.

Musique vocale, seul le chant aide le troubadour à dépasser une contradiction fondamentale : l'effusion lyrique du poète, que nous voudrions spontanée et directe, s'organise en fait de manière réfléchie

en une structure poético-musicale très serrée. Cependant le chant, par l'expansion corporelle qu'il nécessite : vocalises, intervalles, montées directes... participe d'une certaine immédiateté sonore : il instaure, avec la complicité du mode, des sonorités du texte, un espace privilégié entre le chanteur et son public, où l'émotion, la subjectivité des sensations de l'instant, le **tarab** dirait le musicien arabe, deviennent primordiaux.

Les instruments utilisés au temps des troubadours nous sont connus par deux sources principales : les textes littéraires et l'iconographie (sculptures, miniatures, etc...). Dans l'ensemble les formes sont celles des instruments que l'on trouve encore dans les sociétés traditionnelles du pourtour méditerranéen : luths et percussions arabes, rebecs, vielles à roue, flûtes à trois trous et cornemuses.

LES CHANSONNIERS MUSICAUX

Le répertoire musical de la lyrique courtoise occitane est relativement maigre : si plus de 2.500 textes poétiques nous sont encore connus, nous possédons la musique pour seulement 260 chansons environ. Avec toutes les variantes, ce sont à peine 342 mélodies qui sont parvenues jusqu'à nous.

Les manuscrits qui consignent ce corpus ont été écrits bien après l'époque où fleurit la **canço** troubadouresque. Des quatre principaux chansonniers musicaux, un seul est occitan, un autre est italien, les deux autres enfin sont français. Ainsi dans trois manuscrits sur quatre la langue occitane est corrompue, adaptée au dialecte du copiste, ce qui pose au chanteur actuel la question du choix du texte : faut-il choisir la langue du manuscrit et respecter l'adaptation de la mélodie au texte ? Faut-il au contraire adapter un texte moins corrompu et proposer alors une chanson qui n'a peut-être jamais existé au moyen-âge, une chimère de notre époque ?

La notation musicale présente aussi un certain nombre d'incertitudes : imprécision rythmique, par l'absence quasi générale de signes de mesure ; imprécision encore quant à la mélodie exacte inventée

par le troubadour, étant données – pour une même chanson – les divergences mélodiques d'un manuscrit à l'autre ; absence enfin de toute indication d'accompagnement instrumental, ce qui s'oppose pourtant aux témoignages iconographiques et littéraires de l'époque. Ces incertitudes, en partie dues au mode de transmission oral de la chanson, révèlent ainsi avec beaucoup de netteté la situation difficile dans laquelle se trouve le musicien aujourd'hui.

CHANTER LES TROUBADOURS AUJOURD'HUI

Face à l'imperfection des témoignages médiévaux, il paraît nécessaire de féconder cette matière lointaine, de la perfectionner graduellement. Chanter les troubadours aujourd'hui c'est compter avec **l'obligation de chanter le passé dans notre présent**, c'est admettre encore la nécessité de faire des choix interprétatifs contradictoires, qui tiendront compte à la fois des données léguées par la tradition ancienne mais aussi de celles qui ont trait à notre époque. Ainsi, inévitablement, **le présent s'approprie le passé**, tout comme, pour renaître, **le passé se nourrit de la substance du présent**. C'est cette contradiction que nous avons cherché à assumer.

Dans ce disque, le chant, comme l'agencement des différentes parties instrumentales, sont traitées dans un esprit médiéval. Cependant la juxtaposition d'instrumentations contradictoires, à la limite du patchwork musical, pose une question qui nous semble essentielle : faut-il cloisonner les systèmes esthétiques, ou bien comme nous l'avons tenté ici, n'y a-t-il pas un dialogue possible, à la limite de la provocation, entre des expériences et des musiques apparemment inconciliables ?

Gérard LE VOT

LA MUSIQUE ÉLECTROACOUSTIQUE

La musique électroacoustique arrive à un moment où tous les systèmes de composition sont en déroute, aux environs de 1950 : la musique tonale est déjà loin, la musique sérielle, toute jeune, délaissée. Les techniques de studio font naître des valeurs nouvelles : grain, allure, couleur, dynamique... ; ainsi apparaît une musique de bruits/sons, où la hauteur n'est plus l'unique critère. Les anciennes lois de composition ne peuvent plus être appliquées et le musicien se voit contraint de trouver sa propre logique, d'appliquer ses propres règles, chaque fois remises en question par le caractère unique du matériau sonore utilisé. On assiste donc au développement d'une grande quantité de tendances qui s'identifient difficilement à des courants précis. Plus que des critères d'ordre esthétique, les techniques de composition permettent de classer toutes ces tendances. Ainsi, on distingue la **musique concrète** (sons enregistrés par micros, manipulés ensuite en studio), la **musique électronique** (sons issus de générateurs, de synthétiseurs), et enfin la **musique digitale** (sons générés par ordinateur).

«CLARIASME», «LA LÉGENDE DU CŒUR MANGÉ», «L'ÉLOGE DE LA GUERRE»

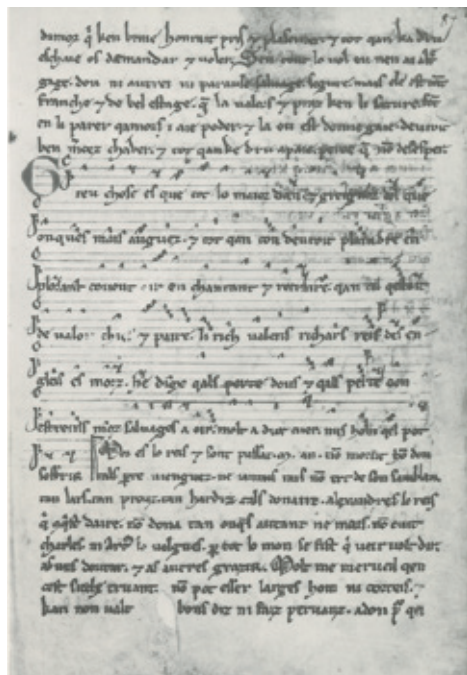
Les trois pièces présentées ici ont été produites en studio, avec les moyens de la musique concrète pour **clariasse**, les moyens de la musique électronique pour **la légende du cœur mangé**, ces deux techniques étant réunies dans **l'éloge de la guerre**.

Dans **clariasse**, pièce de musique concrète, tous les éléments musicaux recueillis par microphones sont issus d'un même corps sonore : la clarinette. Dans la première étape de réalisation, le micro tient le rôle d'un microscope. Il explore l'anatomie de l'instrument et révèle à l'oreille les défauts, les parasites que l'instrumentiste cherche habituellement à cacher. La seconde étape consiste à infléchir les matériaux choisis par diverses opérations : montage, filtrage, transposition, coloration par réverbération...

Dans **la légende du cœur mangé**, pièce électronique, on poursuit une démarche inverse. Les synthétiseurs permettent de travailler en temps réel sur des séquences relativement longues. Avant même l'enregistrement, les séquences sont élaborées, les sons affinés, les rapports musicaux prémédités. Les séquences obtenues sont les bases même de la composition ; elles peuvent être superposées et enchaînées en rapport étroit avec le texte de la légende.

Dans **l'éloge de la guerre**, l'élément concret, le tambour sur cadre, annonce l'entrée de chaque strophe ; il donne la structure de la pièce, les éléments électroniques, quant à eux, entrent successivement en crescendo.

Thierry LANCINO



Instrument à cordes, proche du rebec (Moissac, tympan : vieillard de l'Apocalypse). Photo Dieuzaide - Zodiaque.

Une version de la chanson «Fortz chausa», dans le ms.X. (Paris, Bibliothèque Nationale, fr. 20050, fol.87). Photo B.N.

Bel m'es quan son li fruich madur
MARCABRU

Bel m'es quan son li fruich madur
E reverdejon li gaim
E l'auzeill, per lo temps escur,
Baisson de lor votz lo refrim,
Tant redopton la tenebror ;
E mos coratges s'ensensa,
Qu'ieu chant per joi de fin'Amor
E vei ma bon'esperansa.

Fals amic, amator tafur,
Baisson Amor e levo-l crim,
E no.us cuidetz c'Amors pejur,
C'atrestant val cum fetz al prim :
Totz temps fon de fina color,
Et anse d'une semblansa ;
Nuills hom non sap de sa valor
La fin ni la comensansa.

Qui.s vol si creza fol agur,
Sol Dieus mi gart de revolim !
Qu'en aital Amor m'aventur
On non a engan ni refrim ;
Qu'estiu et inverm e pascor
Estau en grand alegransa,
Et estaria en major
Ab un pauc de seguransa.

Pois tals sabers mi sortz e'm creis.
Raimbaut d'AURENGA

Pois tals sabers mi sortz e'm creis
Que trobar sai – et ieu o dic ! –
Mal estara si non pareis
Et er mi blasmat si m'en gic :
Gr so qu'om van'ab la lenga
Taing ben que en pes lo tenga,
Car non pot aver peyor dec
Qui ditz so que no s'avenga.

Et ai gaug car sebram dels freis
E remanon sol li abric ;
Li auzellet – et es lor leis
Que negus de chantar lo'is gic –
Us quecs s'alegr'en sa lenga
Pel novel temps que'il sovenga ;
E dels arbres qu'eron tuit sec
Lo foils pels branquils s'arenga.

E qui anc jorn d'amar si feis
Non taing q'era s'en desrazic
C'ab lo novel temps que s'espreis
Deu quecs aver son cor plus ric ;
E qui non sap ab la lenga
Dir so que'il coven, aprenca
Consi ab novel joi s'esplec ;
C'ainsi vol Pretz que's captenga.

Domna, no'us quier ab la lenga
Mas qu'en baisan vos estranga
En tel luos on ab vos m'azec,
E que d'ams mos bratz vos senga.

J'aime quand les fruits sont murs
Tèxt e traduccion M. DEJEANNE

*J'aime quand les fruits sont murs
et que reverdissent les regains, et
quand les oiseaux, par le temps
obsur, baissant le ramage de leur
voix, tant ils redoutent les ténèbres ;
et mon cœur est transporté, car
je chante par joie de loyal Amour et
je vois ma bonne espérance.*

*Faux amis, amants perfides
rabaissent Amour et relèvent le
crime ; et ne vous imaginez pas
qu'Amour soit devenu pire, car il
vaut autant qu'aux premiers jours ;
toutjours il fut de pure couleur et
d'une même apparence ; nul homme
ne sait de sa valeur [de son pouvoir]
la fin ni le commencement.*

*Croira qui voudra aux augures
(présages) insensés : que Dieu seu-
lement me garde de changer [à cet
égard] ; car je m'aventure en un
Amour (dame) tel qu'il n'y a en lui
ni tromperie ni trouble ; été comme
hiver, et au temps de Pâques [prin-
temps], je suis en grande allégresse
et je l'aurais encore plus grande
avec un peu de sécurité (certitude).*

**Depuis qu'un tel savoir m'est né et
pousse en moi**

Text W.T. PATTISON
Traduccion G. LE VOT

*Depuis qu'un tel savoir m'est né
et pour en moi, car je sais trouver
– et je le dis –, ce sera mal s'il ne
paraît pas, et je serai blâmé si j'y
renonce. Car ce qu'on doit attribuer
à la langue, qu'elle le conserve à sa
juste valeur ! Car il ne peut y avoir
de plus mauvaise chose qui dit ce
qu'il ne convient pas.*

*Je suis maintenant en joie, car
nous quittons le froid et les abris
restent déserts. Les oiselets – et c'est
leur nature qu'aucun ne renonce à
chanter –, à l'habitude de chacun
se réjouit dans sa langue pour que le
nouveau temps survienne ; et, des
arbres qui étaient secs, les feuilles
s'alignent sur les branches.*

*Et que quiconque ne s'est au-
cun jour voué à aimer ne tarde pas
maintenant à s'en arracher car au
nouveau temps qui s'éveille chacun
doit avoir son cœur plus riche. Et qui
ne sait avec la langue dire ce qu'il
convient, apprenne comment s'ac-
complir avec une joie nouvelle ! Car
ainsi prix veut qu'il se gouverne !*

*Dame, je ne vous demande rien
avec ma langue, pourvu que dans un
baiser je vous étreigne en un tel lieu
où avec vous je me suis embrasé, et
que dans mes bras je vous tiens !*

Vida de Guilhem de Cabestanh

Guilhems de Cabestanh si fo uns
cavaliers de l'encontrada de Rossil-
hon, qui confina ab Catalonha et ba
Norbonés. Mout fo avinentz òm de
la persona, e mout prezatz d'armas
e de cotesia e de servir.

Et avia en la soa encontrada una
dòmna que avia nom ma dòmna
Soremonda, molhèr d'En Raimon
de Castèl Rossilhon, que èra mout
gentils e rics e mals e braus e fers
et orgolhòs. En Guilhems de
Cabestanh si amava la dòmna per
amor e chantava de lieis e.n fasia
sas chançons. E la dòmna, qu'èra
joves e gaia e gentils e bèla, si.l
volia ben mais que a ren del mont.
E fon dich ço a.N Raimon de Castèl
Rossilhon : et el, com òm iratz e
gelòs, enqueric tot lo fach e saup
que vers èra, e fetz gardar la molhèr.

E quant venc un dia, Raimons
de Castèl Rossilhon trobèt passant
Guilhem de Cabestanh ses grant
companhia et aucí-lo ; e fetz-li
talhar la testa ; e.l còr fetz portar a
son albèrc e la tèsta atressí ; e fetz lo
còr raustir e far e pebrada, e tez-lo
dar a manjar a la molhèr. E quant
la dòmna l'ac manjat, Raimons de
Castèl Rossilhon li dis : « Sabètz
vos çò que vos avètz manjat ? » Et
ela dis : « Non, sinon que mout es
estada bona vianda a saborida. »
Et el li dis qu'el èra lo còrs d'En
Guilhem de Cabestanh çò que ela
avia manjat ; et, a ço qu'ela li crezès
miels, si fetz aportar la tèsta denat
lieis. E quant la donna vic çò et
auzic, ela perdèt lo vezer e l'auzir.
E quant ela revenc, si dis : « Sènher,
ben m'avètz dat si bon manjar que
ja mais no.n manjarai d'autre. » E
quant el auzic çò, el cors ab s'espaza
e vole-li dar sus en la tèsta ; et ela
cors ad un balcon e laissèt-se cazer
jos, et enaissí morí. . .

Vie de Guilhem de Cabestanh
Tèxt e traduccion P. BEC

*Guilhem de Cabestaing fut un
chevalier de la contrée de Roussil-
lon qui confiné à la Catalogne et au
Narbonnais. Il était très bel homme
d'armes, de service et de courtoisie.*

*Il y avait dans sa contrée, une dame
qui avait nom madame Saurimonde,
femme de Raymond de Castel-Rous-
sillon, qui était puissant et de haute
noblesse, mais méchant, farouche,
cruel et orgueilleux. Guilhem de
Cabestaing aimait la dame d'amour
et la célébrait dans des chansons
qu'il composait à son sujet. Et la
dame, qui était jeune, noble, belle et
charmante, lui voulait plus de bien
qu'à toute autre créature au monde.
Et cela fut rapporté à Raymond de
Castel-Roussillon ; et lui, en homme
furieux et jaloux, fit une enquête sur
l'affaire, apprit que c'était vrai, et fit
surveiller sa femme.*

*Un jour, Raymond de Castel-Rous-
sillon trouva Guilhem passant sans
grande compagnie et le tue. Puis,
il lui fit arracher le cœur de la poi-
trine et couper la tête ; et il fit por-
ter le cœur et la tête à sa demeure.
Il fit rôtir le cœur et préparer au
poivre, et le donna à manger à sa
femme. Et quand la dame l'eut man-
gée, Raymond de Castel-Roussillon
lui demanda : « Savez-vous ce que
vous avez mangé ? » Elle répondit :
« Non sinon que c'était un mets bon
et savoureux ». Il lui dit alors que
ce qu'elle venait de manger était le
cœur de Guilhem de Cabestaing ;
et pour qu'elle le crût mieux, il fit
apporter la tête devant elle. Lorsque
la dame vit et entendit tout cela,
elle perdit la vue et l'ouïe. Reven-
due à elle, elle dit : « Seigneur, vous
m'avez donné un si bon mets que
jamais je n'en mangerai d'autre ».
Lorsqu'il entendit ces mots, il courut
sur elle avec son épée et voulut l'en
frapper à la tête ; mais, elle courut à
un balcon, se laissa tomber en bas,
et ainsi mourut. . .*

Del sieu tort farai esmenda
PEIROL

Del sieu tort farai esmenda
Lieys que.m fetz partir de sé,
Qu'enquer ai talan que .l randa,
Si.l platz, mas chansos e mé
Ses respieg d'autra mercé ;
Sol suefra qu'en lieys m'entenda
E que.l belh nien n'atenda.

Ges per negun mal qu'en prenda
De s'amistat no.m recreé,
Ans suéfri c'adés m'acenda
La pen'e.l danz que m'en vé.
Faire.m degra qu'alque bé,
Mas no.s tanh qu'ieu la.n reprenda
Si tot s'es vers qu'ilh mesprenda.

Molt en corrir nueg e dia
E no m'en sai cosselhar.
Pero, si s'esdevenia,
Gran talan ai qu'un baisar
Li poqués tolr' o emblar ;
E si pueys s'en irassia
Voluntiers lo li rendria.

Belha domna, en cui renha
Senz e beutat e valors,
Suffriretz qu'aissi m'estenha
Lo desirs e la dolors ?
Sivals dels plazers menors
Mi faitz tant que joys m'en venha,
Sol qu'a vos non descovenha.

Fortz chausa es que tot lo major dan
Gaucelm FAIDIT

Fortz chausa es que tot lo major
dan e-l major dol, las !q'ieu anc
mais agues. e so don dei totztemps
plaigner ploran, m'aven a dir en
chantan, e retraire
Car cel q'era de valor caps e paire,
lo rics valens Richartz, reis dels
Engles, es mortz – Ai Dieux !cals
perd'e cals dan es !
cant estrains motz, e cant greus ad
auzir !Ben a dur cor totz hom q'o
pot sofrir...

Mortz es lo reis, e son passat
mil an c'anc tant pros hom non fo,
no no-l vi res, ni mais non er nulls
hom del sieu semblan, tant lars,
tant rics, tant arditz, tals donaire,
q'Alixandres, lo reis qui venquet
Daire, non cre que tant dones ni tant
meses ; ni anc Karles ni Artus plus
valgues, c'a tot lo mon si fetz, qui-n
vol ver dir, als us doptar et als autres
grazir.

Du mal qu'elle m'a fait je deman-
derai pardon

Tèxt e traduccion
GANDOIS - PORTEAU

Du mal qu'elle m'a fait je deman-
derai pardon à celle qui m'a éloi-
gné de sa personne, car je souhaite
encore remettre à ses pieds, si elle
l'agrée, mes chansons et moi-même,
sans espoir d'autre remerciement,
pourvu qu'elle tolère que je tourne
vers elle mes pensées et que j'at-
tende d'elle à peu près rien.

Non, aucun mal que je puisse en-
durer d'elle ne me fait renoncer à
la chérir ; je supporte, au contraire,
que toujours me consomment la
peine et le dommage qui d'elle me
viennent. Elle devrait me témoigner
quelque bonté, mais il ne sied pas
que je lui fasse de reproche à ce
propos, et pourtant il est trop vrai
qu'elle est dans son tort.

À cela je ne cesse de penser nuit et
jour, et ne sais comment y porter re-
mède. Si l'occasion s'en trouvait ce-
pendant, j'ai grand désir de pouvoir
lui prendre ou lui dérober un baiser ;
et puis, si elle s'en courrouçait, j'au-
rais plaisir à le lui rendre.

Belle dame, en qui règnent raison,
mérite et beauté, souffrirez-vous
que je meure ainsi de désir et de
chagrin ? Pourvu que cela ne vous
soit pas importun, accordez moi du
moins assez de menues faveurs pour
que je retrouve la joie.

C'est une chose fort cruelle

Tèxt e traduccion J. MOUZAT

C'est une chose fort cruelle qu'il
m'advienne de devoir dire et retra-
cer en un chant le plus grand mal-
heur et le plus grand deuil que j'aie,
hélas !jamais éprouvé, et que je
dois toujours désormais déplorer en
pleurant... Car celui qui de Valeur
était le chef et le père, le puissant et
vaillant Richard, roi des Anglais, est
mort – Hélas !Dieu !quelle perte et
quel dommage !Quel mot cruel, et
qu'il est dur à entendre !Bien dur est
le cœur de celui qui le peut suppor-
ter...

Mort est le Roi, et mille ans ont
passé depuis qu'il y eut et qu'on vit
un homme aussi preux, et il n'y aura
jamais homme pareil à lui, si libéral,
si puissant, si hardi, si prodigue, et je
crois qu'Alexandre, le roi qui vain-
quit Darius, ne donné ni ne dépensa
pas autant que lui ; et jamais Char-
lemagne ni Arthur n'eurent plus de
valeur ; car, pour se dire la vérité, il
sut de par le monde se faire craindre
des uns et aimer des autres.

Be'm platz lo gais temps de Pascor
Bertran de BORN

Be'm platz lo gais temps de Pascor
Que fai fôlhas e flors venir,
E platz mi quant aug la baudor
Dels auzèls, que fan retenir
Lor chan per lo boschatge,
E platz mi quan vei per los pratz
Tendas e pabalhós fermatz,
Et ai grant alegratge,
Quan vei per champanha rengatz
Chavalièrs e chavals armatz.

E platz mi quan li corredor
Fan las gens e l'aver fugir,
E platz mi quan vei après lor
Gran re d'armatz ensems venir,
E platz mi en mon coratge,
Quan vei fôrtz chastels assetjatz
E'ls barris rotz et esfondatz
E vei l'òtz el ribatge,
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fôrtz pals serratz.

Et altressí m platz de senhor,
Quant es premiers a l'envazir
En chaval armatz, ses temor,
Qu'aissi fai los sieus enardir
Ab Valen Vasselatge ;
E pòis que l'estorns es mesclatz
Chascús deu èsser acesmatz
En sègre'l d'agradatge,
Que nuls òm non es re presatz
Tro qu'a maints còlps pres e donatz.

Massas e brans, elms de color,
Escutz tranchar e descarnir
Veirem a l'entrar de l'estor
E maintz vassals ensems ferir,
Dont anaràn arratge,
Chavals dels mòrtz e dels nafrazt ;
Et quan èr en l'estorn entratz
Chascús òm de paratge
No pens mas d'asclar chaps e bratz,
Que mais val mòrtz que vius
sobratz.

E'us dic que tan no m'a sabor
Manjar ni beure ni dormir
Coma quant aug cridar : «A lor !»
D'ambas las partz et aug ennir
Chavals vòitz per l'ombratge,
Et aug cridar : «Aidatz !Aidatz !»
Et vei chazer per los fossatz
Paucs e grans per l'erbatge,
E vei los mòrtz que pels costatz
An los tronçós ab los cendatz.

Baró, metètz en gatga
Chastèls e vilas e ciutat
Enens qu'usquecs no'us guerrejatz.

J'aime le gai temps de Pâques
Tèxt e traduccion P. BEC

J'aime le gai temps de Pâques, qui
fait venir feuilles et fleurs ; j'aime à
ouïr l'allégresse des oiseaux qui font
retentir leur chant dans le bocage.
Mais il me plaît aussi de voir, sur les
prés, tentes et pavillons dressés ; et
je ressens une grande joie quand je
vois, rangés dans la campagne, che-
valiers et chevaux armés.

Et je suis heureux quand les éclai-
reurs font fuir les gens avec leurs
biens et quand je vois venir, derrière
eux, un grand nombre de gens ar-
més. Mon cœur se réjouit quand je
vois les châteaux forts assiégés, les
remparts rompus et effondrés, l'ar-
mée rangée sur les berges qu'en-
tourent fossés et palissades en forts
pieux serrés.

Et j'aime aussi quand le seigneur,
le premier à l'attaque, vient tout
armé sur son cheval, sans peur,
enhardissant ainsi les siens de son
vaillant courage ; et lorsque l'assaut
est donné, chacun doit être prêt à le
suivre de bon gré, car nul homme n'a
la moindre valeur tant qu'il n'a pas
reçu et donné de nombreux coups.

Nous verrons au début de la mêlée
trancher et rompre masses d'armes
et épées de combat, heaumes de cou-
leur et écus ; nous verrons maints
vassaux frapper ensemble, et s'en
aller à l'aventure les chevaux des
morts et des blessés. Lorsqu'il sera
sur le champ de bataille, que chaque
preux ne pense qu'à fendre tête et
bras : car un mort vaut mieux qu'un
vivant vaincu.

Je vous le dis : je ne trouve pas
autant de plaisir à manger, boire
ou dormir, qu'à entendre crier «A
eux !» dans les deux camps, qu'à
entendre hennir, dans l'ombre, des
chevaux sans cavalier, au milieu des
cris de : «Au secours ! Au secours
!» ; qu'à voir tomber, au bord des
fossés, chefs et soldats dans l'herbe ;
et contempler les morts qui, dans les
flancs, ont des tronçons de lance
avec leurs banderoles.

Barons, mettez en gage châteaux,
villes et cités, plutôt que de ne point
vous faire l'un à l'autre la guerre.

